

PAR COMPARAISON



—Croyez-vous, docteur, que fumer soit mauvais ?  
—Dame, voyez les cheminées : ce sont celles qui fument le moins qui valent le mieux.

avait légèrement écarté le rideau, mais j'ai reconnu ce matin qu'il pendait comme d'habitude. Nul doute que la figure ne fût celle de M. Godfrey ; je le reconnus à la tournure des épaules et à la forme du visage. Pendant tout le temps qu'il resta là, il régnait un courant d'air froid à travers la chambre, comme si les deux fenêtres eussent été ouvertes."

D'après M. Schérer, la plus grande partie des volumes est consacrée aux apparitions spontanées, c'est-à-dire à celles qui se produisent sans la participation volontaire de celui qui apparaît. La différence entre ces visions et celles dont on vient de lire un exemple est manifeste. On comprend à la rigueur, une fois la suggestion mentale admise, que je puisse produire dans l'esprit d'une personne éloignée une représentation de moi-même. Mais je suppose que j'ai un frère aux Indes ; que je vois distinctement son image, son fantôme, si l'on veut se servir de cette expression, entrer dans ma chambre, s'y asseoir sur un fauteuil, puis disparaître ; que, frappé de cette hallucination, je prends immédiatement note du jour et de l'heure où elle m'est arrivée ; enfin, qu'après quelques semaines je reçois la nouvelle de la mort de mon frère, au sujet duquel je n'avais eu aucune inquiétude, et que le moment de sa mort coïncide exactement avec celui où il m'est apparu : il sera difficile de ne pas établir un rapport entre les deux faits, la mort et l'apparition ; mais il ne sera pas moins difficile de comprendre de quelle nature peut être ce rapport. Le mourant dont il s'agit n'a certainement pas été occupé, à ses derniers moments, du désir d'agir sur mon esprit ou de me visiter dans ma chambre.

On demandera sans doute pourquoi MM. Myers et Gurney laissent en dehors de leurs études les apparitions posthumes, ce qu'on appelle proprement les histoires de revenants. L'apparition d'un mourant peut être établie par la coïncidence des dates entre la mort et la vision, tandis que ce moyen de contrôle fait défaut pour les revenants. Sans nier les apparitions des décedés, et tout en inclinant même à admettre une vie incorporelle après la mort et la possibilité d'une manifestation de ces êtres entrés dans de nouvelles conditions d'existence, nos auteurs font observer que toute preuve de réalité manquerait ici.

Revenons aux "fantômes des vivants". Si MM. Myers et Gurney ont quelque peine à les expliquer par l'action mentale à distance, l'embarras augmente évidemment lorsque l'apparition se manifeste à plusieurs personnes à la fois.

L'explication adoptée par M. Gurney est celle qui paraît être la plus en faveur. Elle consiste à supposer, lorsque deux ou plusieurs personnes réunies perçoivent simultanément une apparition, que l'action à distance porte directement sur une seule de ces personnes, et que les autres participent à l'hallucination par l'effet d'une communication mentale avec la première. La théorie de M. Myers est plus compliquée. Il suppose qu'un mourant, en se représentant un lieu éloigné et en se figurant qu'il y est présent, peut produire l'impression de sa présence sur les personnes qui se trouvent à ce moment-là réunies sur le point dont il s'agit.

Ces théories ne s'appliquent point d'ailleurs à tous les cas qu'on nous rapporte. En voici un, par exemple, qui paraît y échapper complètement et qui forme en même temps l'un des récits les mieux attestés du recueil.

Le fait est arrivé au major W..., le 27 août 1878. M. Podmore, l'un des rédacteurs des volumes qui nous occupent, a pris la peine d'aller voir le narrateur et de visiter les lieux, et il a reçu une confirmation détaillée du récit. Il était près de minuit ; la nuit était assez sombre, mais il n'y avait point de vent. Avant d'aller se coucher, M. W... alla, selon son habitude, à la porte d'entrée de la maison pour voir quel temps il faisait. Il fut fort étonné lorsque, du perron où il se tenait, il vit paraître, à un détour de l'avenue, une voiture fermée, attelée de deux chevaux et avec deux hommes sur le siège. Cette voiture, en avançant, passa devant la maison et se dirigea rapidement vers un sentier qui conduisait à un cours d'eau assez encaissé. Comme il n'y avait point de route de voiture de ce côté de la maison, le major cria au cocher de s'arrêter s'il ne voulait avoir

un accident. La voiture s'arrêta quand elle arriva au bord de l'eau et tourna dans la prairie. Sur ces entrefaites, tout le monde dans la maison était en éveil. La femme du major avait entendu le bruit des roues sur le sable de l'allée, ainsi que la voix de son mari, et s'était mise à la fenêtre, d'où elle et sa fille virent la voiture. Le fils de M. W..., de son côté, vint avec une lanterne rejoindre son père qui s'était approché des voyageurs. Mais les deux hommes qui étaient sur le siège ne prononçaient pas un mot ; aucun son ne sortait de l'intérieur ; le jeune homme y jeta un regard et ne vit rien qu'une figure très raide, assise dans un coin, et qui paraissait des pieds à la tête vêtue de blanc. Pas un signe d'alarme et, à vrai dire, pas un signe de vie. La voiture acheva de tourner dans la prairie, regagna l'avenue et disparut. On ne put découvrir le lendemain aucune trace des pieds des chevaux ou des roues du carrosse, soit sur le sable, soit sur l'herbe, et l'on ne put rien apprendre dans le voisinage qui jetât le moindre jour sur ce curieux exemple d'hallucination collective.

L'histoire suivante est peut-être plus extraordinaire encore, les faits s'étant passés en plein jour et l'apparition ayant été vue en des lieux divers et par des témoins séparés.

Un Américain, M. Montford, était en visite, il y a une quarantaine d'années, dans le comté de Norfolk, chez un de ses amis du nom de Coe. La maison qu'occupait M. Coe était située sur une route, à trois ou quatre kilomètres d'une autre maison occupée par son frère Robert. Les deux frères avaient épousé les deux sœurs. Entre les deux maisons, deux ou trois habitations seulement. La route droite, sans arbres, et ne servant guère qu'aux habitants des fermes devant lesquelles elle passait. Nous sommes au mois de mars. Il fait un beau temps clair. Vers quatre heures de l'après-midi, M. Montford, qui regardait par la fenêtre, s'écrie : "Tiens, voilà votre frère qui arrive !" M. Coe s'approche à son tour de la fenêtre et dit : "Oui, le voilà, et Robert a pu enfin atteler Dobbin !" Dobbin était un cheval qui, à la suite d'un accident, avait été plusieurs semaines sans servir. Mme Coe regarda également par la fenêtre et dit à son hôte : "Quel bonheur ! ma sœur est avec lui ; ils seront enchantés de vous trouver ici !"

La voiture, que Montford avait parfaitement reconnue, ainsi que les deux personnes qui étaient dedans, passa au petit trot sous la fenêtre, puis, tournant avec la route à l'angle de la maison, elle disparut. M. Coe, au bout d'une minute, alla à la porte du logis en exprimant son étonnement. Où son frère et sa belle sœur avaient-ils pu aller ? Jamais jusqu'ici ils n'avaient passé devant la maison sans s'arrêter. Un plus grand étonnement les attendait, cinq minutes après, comme ils étaient assis autour du feu, entre Mary, la fille de Robert Coe, jeune femme de vingt-cinq ans environ, robuste, bien portante et connue pour son bon sens. Elle était pâle, agitée, et, en ouvrant la porte : "Oh ! ma tante, s'écria-t-elle, j'ai eu si peur ! Mon père et ma mère ont passé sur la route sans dire un mot. Je les ai regardés, mais ils n'ont pas détourné les yeux ni ouvert la bouche. Il y a un quart d'heure, quand je suis partie pour venir ici, ils étaient assis près du feu. Qu'est-ce que cela peut signifier ? Et je suis certaine cependant qu'ils m'ont vue."

Mary n'était pas là depuis plus de dix minutes, quand M. Montford, regardant encore par la fenêtre, vit de nouveau la voiture sur la route. "Impossible ! répond son hôte ; il n'existe pas de chemin par lequel ils aient pu regagner la route. Et cependant, oui, c'est bien eux ! Comment, au nom du ciel, ont-ils fait ?" Tout le monde courut à la fenêtre et vit arriver Robert et sa femme, dans la même voiture et avec le même cheval que dans l'apparition.

KODAK.

A LA CASERNE

Le capitaine.—Avez-vous fait le travail que je vous avais donné ?

Le sergent-major.—Non, mon capitaine, je l'ai oublié.

Le capitaine.—Hé bien, lorsqu'on est idiot à ce point, on fait comme moi, on note tout sur un papier.

BON CŒUR



PLUS QUE CRUELLE

Lui.—Vous me refusez, chère Ella. Il ne me reste donc plus qu'à me jeter par la fenêtre !

Elle.—A quel étage habitez-vous, monsieur ?

A L'ÉCOLE

La maîtresse.—Jeannette, quel est le jour le plus court de l'année ?

Jeannette.—Celui où maman a promis de me punir avant de me mettre au lit.

LE PARCE QUE

Le bohème (pensant tout haut).—Si je n'ai pas coopé dans les réformes sociales, c'est, qu'au fond, je me sens l'âme d'un capitaliste.

La tristesse est dans la vie ce que la pluie est dans la nature.

L'ami.—Voyons, calmez-vous... Vrai ! Je n'aurais jamais cru que la mort de votre belle-mère vous mettrait dans cet état, vous qui aviez l'air d'en vouloir être débarrassé.  
Fabien.—Que voulez-vous ! Il n'y a pas de plaisir sans peine.